

LA PETITE VILLE FACE AU PROCÈS DE MÉGAPOLISATION

Philippe
HAERINGER*

■ TROIS ÂGES

Il n'est plus possible aujourd'hui d'évaluer la petite ville comme on l'étudiait jadis. Est révolu le temps où une petite ville n'était petite que parce qu'elle n'était pas grande. Si elle était petite, c'est qu'elle commandait un petit territoire ou un territoire peu peuplé, ou pauvre, ou peu développé, ou peu rassemblé. Son étude renvoyait à celle de ce territoire. C'est ainsi qu'on pouvait opposer des territoires et des *chefs-lieux* plus ou moins puissants. Il en résultait de nombreuses monographies teintées de patriotisme.

Vint ensuite le temps des *réseaux* et des "armatures urbaines". Non pas que liens et dépendances entre villes et entre territoires fussent des faits nouveaux. Mais ces liens et les hiérarchies fonctionnelles qu'ils impliquaient s'imposèrent comme des éléments déterminants de l'analyse urbaine. C'est que la mobilité — et les moyens technologiques de cette mobilité — s'étaient accrus considérablement. Et que l'interdépendance des régions et des nations avait pris soudainement le dessus sur les autarcies naturelles, fondées sur l'alliance des villes et des campagnes d'une part, sur la primauté et la diversité de l'entreprise familiale d'autre part. Les études urbaines furent alors annexées par une discipline nouvellement triomphante, l'aménagement du territoire, appréhendée à une échelle nationale ou macrorégionale.

* Géographe, Centre ORSTOM d'Ile-de-France.

Philippe HAERINGER

■ **Résumé : La petite ville face au procès de mégapolisation**

Il n'est pas suffisant d'opposer la petite ville à la grande ville, ou la ville secondaire à la ville capitale. À s'en tenir à cette distinction hiérarchique, on risque de limiter la comparaison à une opposition de taille, de fonction et de bien-être. Et de renvoyer dos à dos les amoureux de la vie provinciale et ceux de la vie métropolitaine. Il n'est malheureusement plus temps d'opter pour les vertus de la sous-préfecture et de se convaincre que "*small is beautiful*". L'ensemble de la planète est entré dans un processus de "mégapolisation" et toutes les agglomérations, grandes ou petites, sont embarquées dans cette tourmente.

Cela veut dire qu'une conception de la ville s'éloigne et qu'une nouvelle réalité citadine arrive. C'est dans ce contexte qu'il faut analyser la situation des petits centres urbains, y compris ceux d'une Afrique en panne de développement et dont la ruralité fait encore illusion.

mots clés : centres urbains, hiérarchie urbaine, macrocéphalie, mégapolisation, métropoles, villes secondaires.

■ **Abstract : The small town faced with the megapolisation process**

It is not sufficient to compare the small town with the large, nor the secondary town with the capital. Keeping to this hierarchic distinction, there is a danger of limiting the comparison to only size, function and well-being. And to set lovers of provincial life and those of metropolitan life against each other. Unfortunately, it is too late to opt for the virtues of the subprefecture and to convince oneself that "*small is beautiful*". The whole planet is involved in a "megapolisation" process, and all agglomerations, big and small, are caught up in this torment.

This means that the idea of the town is disappearing, and that a new urban reality is on its way.

It is within this context that the situation of the small urban centres must be analysed, including those of an Africa where development has stopped and rurality is still an illusion.

keywords : urban centres, urban hierarchy, "megapolisation" process, metropolitan areas, secondary towns.

La petite ville face au procès de mégapolisation

La petite ville passa donc d'une définition d'évidence, liée à sa seule taille, à une définition beaucoup plus complexe, où l'élément taille n'intervint plus que dans une longue liste "d'indices". Des indices de quoi ? De son rôle dans un réseau hiérarchisé de fonctions. Tel équipement dont elle dispose n'est plus analysé dans sa singularité, ni même pour sa dimension, mais pour le niveau qu'il occupe, pour son grade en quelque sorte. C'est ainsi que le concept de *ville secondaire* prévaut désormais. À l'autre bout de la chaîne, on parlera de *métropoles*.

Mais voilà que se profile un monde où la maîtrise des territoires tout comme celle des espaces urbains ont cessé de nourrir les confiantes espérances des aménagistes. Ceux-ci doivent progressivement abandonner, le cas échéant, leurs idéaux d'équilibre et d'harmonie. On ne pétrit plus la ville ou les territoires nationaux, comme on a cru pouvoir le faire à travers tant de plans et de schémas directeurs que la réalité a trop vite rattrapés. Cette réalité a un nom : c'est *la mégapolisation* du monde¹.

La mégapolisation n'est pas une plaie d'Égypte soudain tombée du ciel. Elle n'est que le prolongement d'une courbe amorcée depuis fort longtemps. Le centralisme étatique, la colonisation, l'industrialisation, et même les effets pervers de l'aménagement régional, ont contribué tour à tour à concentrer les populations. Les capitales d'État, la macrocéphalie, les métropoles dites d'équilibre, mais aussi le regroupement des villages le long des pistes africaines, en sont quelques avatars. Ce ne sont que des jalons sur une courbe, qui n'est pas tant celle des politiques que celle de la technologie.

C'est le progrès technologique qui, explosant au cours du dernier demi-siècle, frappant le politique d'impuissance, a provoqué l'irrépressible accélération du rassemblement des hommes. Ce prodige passe par l'éradication partielle de la mortalité infantile, par la disqualification des paysanneries, par celle des productions artisanales, enfin et surtout par l'accélération des décloisonnements géographiques et culturels, au travers d'une floraison d'innovations inattendues dans le domaine des communications.

■ PARADOXES ET AMBIGUÏTÉS

Dans sa marche tranquille de rouleau compresseur, la mégapolisation n'est pas toujours transparente. Parce qu'elle n'est pas achevée ou parce que les configurations régionales sont variées, elle évolue souvent dans des situations ambiguës ou paradoxales.

C'est le cas en Europe occidentale, où elle se cache derrière un renouveau trompeur de la petite ville, quand la réalité est que la mégapolisation à l'européenne s'appuie sur des grappes de villes anciennes, qu'elle stimule avant de les englober. Sur d'autres continents, comme en Inde ou en Chine, la mégapolisation est encore loin de contrevenir à l'intensité de la vie rurale. Elle y trouve néanmoins un réservoir démographique illimité, d'où sortent les plus nombreuses mégapoles et prémégapoles du monde.

Au Brésil, où elle est déjà triomphante, la mégapolisation a pu susciter (du fait de ses excès, de ses blocages et de ses misères) un spectaculaire engouement pour la conquête de nouvelles *frontières* en Amazonie. Mais ce néopaysannat mâtiné de motivations et d'activités mélangées nourrit, par ricochet, le surgissement de villes millionnaires sur le cours du grand fleuve. En Afrique noire, terre d'élection de la macrocéphalie urbaine, on ne sait si l'anémie des campagnes et la stagnation relative des villes secondaires sont dues au non-développement ou au vampirisme des métropoles exsangues. Stagnation, mais multiplication des petites villes et bourgs ruraux, une sorte de *floculation* d'une population rurale dans l'expectative².

Enfin, dans divers pays comme le Maroc, on note un plus fort dynamisme démographique dans les villes moyennes que dans la conurbation côtière. Cette observation renvoie à un discours qui traverse le monde entier. On guette l'essoufflement des plus grandes villes, on annonce même parfois (en se faisant plaisir) la fin des mégapoles, sans toujours mesurer la contradiction d'une telle annonce avec la multiplication incessante des villes millionnaires, évidentes prémégapoles.

Toutes ces "anomalies" démontrent seulement que la mégapolisation ne se réduit pas au symptôme de la mégapole proprement dite, mais qu'il s'agit d'un processus global qui implique l'ensemble de l'*oekoumène*. Nos vallées préalpines désertées y participent comme les rivages du fleuve Niger ou les hauts plateaux andins. Pas seulement dans leur rôle de bassin démographique, mais parce que le processus est en eux et façonne leurs propres territoires.

Cela peut s'observer aux plus petites échelles. Ainsi, dans le "tiers monde" français, tandis que les cinquante villages de la Drôme dioise n'ont su conserver que le dixième de leur population d'antan, leur petite capitale, Die, n'a jamais été aussi peuplée. Elle s'octroie même le luxe de se desserrer sur les communes voisines, comme le fait

toute bonne mégapole. Pourtant, on ne compte guère ainsi que 5 000 habitants, mais qui représentent près de la moitié de la population du pays tout entier. Macrocéphalie... En démultipliant ces chiffres ainsi que les taux de fécondité, les régions andines ou nordestines pourraient s'y reconnaître.

■ LE RUISSELLEMENT DE LA TERRE

L'implication des régions les plus marginales dans le processus de mégapolisation ne s'arrête pas là. Tandis que le moindre chef-lieu se transforme en micromégapole, la hiérarchie des villes se réorganise. Tendancieusement à refléter l'importance des territoires, elle se structure de plus en plus selon les lignes de force qui traversent le pays. Ces lignes conduisent aux mégapoles majeures. À un stade avancé, on constate une *inversion* complète de la hiérarchie : alors qu'une ville régionale avait jadis d'autant plus de chance de croître qu'elle était éloignée des grands centres, ce sont désormais les villes les plus proches des pôles mégapolitains qui grossissent.

Ce gradient se vérifie à tous les échelons de la hiérarchie. Si l'on reprend l'exemple drômois, il est clair qu'en amont de Die, seuls les villages-centres les plus proches se sont maintenus. En aval c'est l'inverse, car c'est alors Valence, avec ses 100 000 habitants, qui exerce son aimantation. À mi-chemin entre Die et Valence, la petite ville de Crest, historiquement dépendante de Die, a désormais deux fois plus d'habitants que celle-ci. Quant à Valence, elle tend à organiser le nord du département en un delta métropolitain drômois tourné vers Lyon, la métropole régionale millionnaire. Cette conurbation drômoise a déjà un nom, acronyme de trois villes³. Elle réunit près de la moitié de la population départementale. On est désormais très loin de l'époque du Directoire, où la population de la Drôme se répartissait d'une façon homogène sur tout le territoire, alpes et plaines confondues⁴.

Tout va comme si la population mondiale, à l'instar des pluies d'orage, était engagée dans un immense ruissellement qui, de rigoles en ravins et de torrents en fleuves impétueux, la conduisait inexorablement vers les bassins mégapolitains. Ruissellement trop violent, ne laissant que désolation et déserts. Fruste hiérarchie des flux, avec dépôt d'épaves arrachées et de matériaux grossiers. Eaux troubles et bouillonnantes à l'arrivée,

submergeant rives et prairies, villes et faubourgs. L'analogie permet d'emprunter d'autres termes. La mégapole a ses deltas et ses estuaires, les arrière-pays ont leurs couloirs, leurs cônes, cluses et entonnoirs.

C'est dans ces formations linéaires ou triangulaires que se logent désormais les "petites villes" démographiquement les plus prospères, tandis que les autres, celles que la géographie ou l'économie isole, s'étiolent ou perdent de leur importance relative ; à moins que, dans un contexte régional en rapide expansion démographique, ou lorsque les campagnes n'ont pas encore fait le vide, certains de ces centres isolés ne deviennent à leur tour des centres de polarisation et de mégapolisation. Car il est certain que le ruissellement planétaire, en même temps qu'il renforce les concentrations existantes, continue d'en créer de nouvelles.

Ce double mouvement ne manque pas de provoquer une illusion d'optique, source de nouvelles confusions. La multiplication des régions mégapolitaines d'une part, la progression spatiale de chacune d'elles d'autre part, sous la forme de nébuleuses polycentriques collectionnant des multitudes de villes petites et moyennes, pourraient nous convaincre d'une incessante dispersion de la population mondiale, par ailleurs en constant accroissement. Cette illusion est encore renforcée par ce qui se passe dans les campagnes — nombreuses en Chine, en Inde, en Afrique noire — qui restent partiellement épargnées par la polarisation mégapolitaine, mais où l'on assiste à ce que nous avons appelé une *floculation*, c'est-à-dire à des regroupements microlocaux au profit de villages-centres, de petites villes ou de villes moyennes⁵. Au total, la petite ville donne ainsi toute apparence d'avoir le vent en poupe. Alors, sommes-nous à l'heure des mégapoles ou à celle des petites villes ?

■ FLOCULATIONS ET FRAGMENTATIONS

La réponse est que petites villes et mégapoles ont partie liée dans un processus qui les englobe les unes et les autres. Elles ont perdu ou sont en train de perdre — selon les continents — leurs caractères antinomiques. Dans cette redéfinition, c'est évidemment la petite ville qui abandonne le plus grand nombre des traits qui ont fait, dans le passé, sa distinction : son alliance avec un territoire, son implication dans une économie agraire dominante, l'autonomie de sa production marchande, de ses corps de métier et de sa bourgeoisie, la charge emblématique de ses fonctions et dignités administratives, son histoire enfin⁶.

La petite ville face au procès de mégapolisation

Mais on ne peut manquer de constater que la grande ville abandonne aussi quelque chose : son indivision, sa compacité, l'irréductibilité de son identité. La grammaire mégapolitaine incorpore en effet, chaque jour davantage, des principes de fragmentation, de décentralisation et d'association. La mégapole fait ainsi, en direction d'une reconnaissance de la notion de *collectivité locale*, le même chemin qu'emprunte, en sens inverse, la petite ville vers un principe d'adhésion à une entité urbaine régionale. Tandis que les fragments de la mégapole acquièrent une pâle dignité d'entité locale, la génération nouvelle des villes petites et moyennes est progressivement rabattue sur ce statut incolore, mais rehaussé par une participation à un ensemble puissant.

Ce rapprochement des concepts vient donc en renfort du rapprochement physique des deux objets, qui tentent leur jonction en deux mouvements inverses : les petites villes vers l'aval par la dynamique du *ruissellement*, les mégapoles vers l'amont par leur propension à se décharger sur des localités satellites auxquelles elles proposent ensuite des dispositifs d'association. Il est clair que nous allons ainsi vers un continuum urbain, à la fois géographique, fonctionnel et conceptuel, qui sanctionne notre entrée dans un univers inédit.

Cette évolution en galaxie est assurément rendue possible par le développement des techniques de circulation, aussi bien dans le domaine des transports que dans celui des télécommunications. Elle caractérise donc davantage les régions bien équipées que celles qui le sont moins, ce différentiel recoupant à l'évidence de nombreux autres paramètres. Mais le parallélisme avec le niveau de vie moyen n'est pas absolu. Il y a des mobilités humaines qui transcendent les techniques, et des régimes politiques qui les annulent. Il y a aussi des sociétés à deux vitesses qui superposent des majorités pauvres et des équipements de pointe.

Il reste que les régions peu équipées demeurent, à des degrés divers, enfermées dans une dualité forte opposant des mégapoles compactes, qui évoluent en tache d'huile, et des localités rurales plus ou moins isolées. Toutefois, l'évolution du monde ne les épargne pas. Elle se traduit au moins, dans les campagnes, par cette floculation infra-urbaine déjà évoquée. Une sorte de rétention par le gel⁷ avant ruissellement — pour poursuivre notre emprunt métaphorique à la dynamique de l'eau. Quant aux tissus mégapolitains même les plus compacts, ils se rendent au moins à cette nécessité, partout reconnue, d'une décentralisation du pouvoir municipal. Surtout, les correctifs naturels

d'une société trop innombrable et trop mimétique redonnent droit aux identités micro-locales. Pas toujours pour la bonne cause car ce réflexe vital, parfois indissociable de stratégies de survie, s'exprime par des enfermements souvent redoutables.

En somme, partout et quelles que soient les configurations régionales, l'*oekoumène* expérimente des formules d'agglomération ou de fragmentation par lesquelles il paraît vouloir retrouver, renouveler ou perpétuer le principe de la *petite localité*. Mais toutes ces formules sont structurellement liées au processus de la mégapolisation. Selon les cas elles ne font que l'annoncer, parfois de loin, ou bien elles en sont le véhicule et la substance. On est tenté de résumer la situation en proclamant : "*La petite ville est morte, vive la collectivité locale!*". Mais le petit est désormais dans le grand, ou près d'y plonger. Le temps de la nostalgie est donc venu pour les partisans du petit en soi, qui ne fut certes jamais absolu, mais qui ne sera plus ce qu'il était dès lors que nous nous engageons dans l'univers des galaxies urbaines.

La petite ville face à la mégapolisation

■ Notes

1. HAERINGER (Ph.), 1993 — "La mégapolisation du monde", *Géographie et cultures*, l'Harmattan, n° 6 : 3-14.
2. "Depuis les années cinquante, la catégorie des petites agglomérations fonctionne comme un "piège" et un "filtre", attirant de plus en plus de localités, pour n'en laisser échapper que peu dans les niveaux supérieurs de la hiérarchie urbaine", Frédéric GIRAUT, 1994 — *La petite ville, un milieu adapté aux paradoxes de l'Afrique de l'Ouest*, thèse de doctorat en Géographie, Université de Paris I.
3. *Rovaltain*, par référence à Romans-sur-Isère, Valence et Tain-l'Hermitage.
4. Il y a deux cents ans Valence (7 000 habitants) ne pesait que deux fois Die (3 500 habitants) et sept fois un village de montagne du Haut-Diois (1 000 habitants couramment). Les rapports actuels sont de 1 à 25 entre Die et Valence, de 1 à 1 000 entre le plus peuplé des villages de la montagne dioise (100 habitants) et l'agglomération valentinoise (100 000 habitants). Rovaltain : 200 000 habitants. Chiffres ramenés à leur ordre de grandeur.
5. "À l'exemple de Kpâgalam, plusieurs communautés villageoises ont pris la décision de se transplanter telles quelles en ville (Sokodé, au centre-nord du Togo), constituant autant de banlieues d'un type particulier", Jean-Claude BARBIER, 1986 — "Kpâgalam et Sokodé, ou le village qui va vers la ville", *Cahiers des Sciences Humaines*, ORSTOM, Paris, vol. 22, n° 3-4 : 445-452.
6. Obernai, petite ville prospère du piémont alsacien, ville libre à l'époque médiévale, 10 000 habitants aujourd'hui, à 25 km de Strasbourg. Relevé des professions exercées dans une rue de faubourg en 1925 et en 1992 :
1925. Cinq paysans et journaliers, un maraîcher, un berger, un garde-champêtre, un marchand de grains, un forgeron-maréchal-ferrand, un charron-cabaretier, un cordonnier, un tailleur, une mercière, un maçon, un menuisier, un ferblantier, un vitrier, un électricien, deux boulangers, un boucher, un charcutier, un épicier, un restaurateur, un chanoine.
1992. Un bon restaurant de tourisme ("Le Chanoine"...), un hôtel 4 étoiles, une banque, un cabinet immobilier, un assureur automobile, un taxi, une station-service (l'ancien charron), une auto-école, un cabinet d'infirmières, un salon de toilettage pour chiens, un magasin de presse et souvenirs, un brocanteur, une échoppe d'artisanat d'art, un maroquinier, deux magasins de vidéo, un vidéo-club, une boutique de jeans, une boutique de mode, une lustrerie, un boulanger-pâtissier.
Seul le boulanger, devenu pâtissier, assure encore une production locale qui, au milieu du dernier demi-siècle, occupait la rue entière. Telle qu'elle est devenue, celle-ci pourrait être une rue de Strasbourg. D'ailleurs, la plupart de ses habitants sont des gens de la grande ville. Les familles du cru sont parties, sauf celle du boulanger.
7. On parle ici d'une capacité de rétention globale, sans préjudice des comportements individuels. L'examen attentif des parcours migratoires, souvent faits d'allers et retours complexes, montre que les petites villes provinciales ne sont pas, entre le village et la grande ville, des relais à sens unique. Quant à l'image du gel, elle ne se rapporte qu'à une évolution sociétale bloquée ou en attente sur un plan général, et non pas à des bourgades qui, dans leur créneau et selon les cas, peuvent faire preuve d'une grande vitalité aussi bien que d'une léthargie pesante.

Haeringer Philippe. (1995).

La petite ville face au procès de mégapolisation.

In : Barbier Jean-Claude (ed.), Burgel G. (ed.), Delpech Bernard (ed.), Giraut F. (ed.). Villes secondaires d'Afrique.

Villes en Parallèle, (22), p. 58-66.